

L'êtr spirituel pose des actes religieux
- 2^{ème} *Dimanche du Temps Ordinaire, Année B* -
18 Janvier 2009
Jn 1, 35-42

Vous vous souvenez peut-être que nous avons dans les années 70 en France un Président de la République qui avait innové dans la rencontre de ses concitoyens : il invitait des balayeurs à venir prendre un petit déjeuner avec lui à l'Élysée, et lui-même à plusieurs reprises s'était rendu au domicile de gens ordinaires. Je me souviens d'une de ces visites, puisqu'il était accompagné de la télévision, et que cela appartient aux archives de l'Institut National de l'Audiovisuel. On le voyait entrer dans un pavillon, - l'entrée se situait derrière par la cuisine, et on l'entendait qui s'exclamait : « mais c'est tout petit chez vous ! ».

Aristote dit que le rire naît d'un contraste. Pour rester un instant sur ce sujet politique, il faut rendre grâce à l'Église d'avoir commencé sa révolution culturelle en matière de luxe dans les années soixante. Au moment du Concile. Avec l'abandon par le Souverain Pontife de la Tiare, de la chaise à porteur. Ces réformes sont à poursuivre, mais nous avons en la matière près d'un demi-siècle d'avance sur les Chefs d'Etat européens (pour ne parler que des plus avancés). On ne se rend pas compte, heureusement, du luxe dans lequel vivent nos dirigeants, et pour notre pays, du faste exorbitant du Palais de l'Élysée. On peut rétorquer que c'est un héritage de l'Histoire, qu'il s'agit de rester au même rang que les autres Etats. Toute personne de bon sens sait que les réformes se font par le haut. Par l'exemple.

L'évangile de ce dimanche met en scène un des premiers mystères de l'Évangile, dans cette rencontre de Jésus avec les disciples de Jean-Baptiste, quand ils le suivent, et lui demandent : « Où demeures-tu ? ». Et le texte dit, de façon elliptique : « ils virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là ». Aucun palais à imaginer ici : on est dans la même simplicité que celle de Noël et de la crèche. Mais on n'en saura pas plus.

L'expression est mystérieuse, que je voudrais éclairer par une autre formule de saint Jean, une affirmation qui vient du Christ lui-même : « Je suis la porte » (Jn 10, 9). On l'entend au dimanche du Bon Pasteur. L'expression est utilisée de façon relative : je suis la porte des brebis. Avant d'être une formule absolue : Je suis la Porte, dit Jésus, comme il dit : Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. Je suis la Lumière. Le Pain de vie. La Résurrection.

Il est probable que, de toutes ces affirmations, c'est 'la porte' qu'on utilise le moins. Alors même qu'elle est extrêmement riche. Elle est comme en filigrane des trois lectures de ce dimanche :

- Ainsi de la première lecture, l'appel de Samuel : il dort la nuit dans le temple du Seigneur. Il entend cette voix : au cinéma, on le verrait parcourir tout un dédale de couloirs et de pièces, franchir autant de portes, pour venir jusqu'à l'appartement d'Éli. Et repartir, par autant de couloirs et de portes.
- La deuxième lecture, sur l'impureté, se prête à la même image, non pas la symbolique sexuelle dont raffolent nos amis psys, mais, de façon pudique, le symbolisme moral pour dire qu'il y a des domaines réservés : non pas interdits d'utilisation mais interdits d'exhibition, ce qui n'est pas la même chose.

- Enfin, l'évangile, avec cette rencontre mystérieuse (« ils virent où il demeurerait »), renouvelle cet appel à entrer dans un monde inconnu, à entrer dans une intimité « plus intime à moi que moi-même », une intimité qui n'est autre, comme dit Jacob, que la Maison de Dieu et la Porte du Ciel ! La Porte du Ciel !

L'Eglise – nos églises sont probablement les seuls lieux où l'on puisse entrer et s'asseoir au calme. Venez, entrez, dit Isaïe, sans rien payer (entendions-nous dimanche dernier) – pas comme au café. Sans avoir encore à marcher des heures comme au musée. Je vous propose de réfléchir à cela, dans l'ordre de l'imaginaire : il y a un lieu qui demeure à travers les siècles le lieu du refuge, du repos, du recueillement, et de la grâce (gratuite), - ce sont nos églises. Et ce qui caractérise le croyant, c'est qu'il entre dans cette intimité. Et il est prêt – vous êtes prêt à y entrer ensemble, avec vos frères, en assemblée du dimanche. Je rencontre tous les jours des gens qui me disent qu'ils n'aiment les églises que quand elles sont vides !

Le symbole de la porte est ambivalent : il peut être aussi bien de l'exclusion, la porte fermée. Et ce n'est pas le pessimiste, mais parfois le désespéré qui se voit devant une porte close. L'autre symbole de la porte est celui de l'intimité, de la protection – le rempart. « Va, mon peuple, entre dans tes chambres, ferme tes portes sur toi. Cache-toi un tout petit instant, jusqu'à ce qu'ait passé la fureur » (Is 26, 20). Entre les deux, se trouve la porte à franchir, pour entrer dans un autre monde, comme une ouverture tant attendue, voire une délivrance : « Toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte. Et prie ton Père qui est là, dans le secret ... » (cf. Mt 6, 6).

Ici, à Saint-Louis d'Antin, les gens entrent dans le confessionnal et, au moment où ils referment la porte sur eux, le sacrement commence. La réconciliation peut avoir lieu.

Voilà la question que je vous invite à examiner : de quel côté êtes-vous de la porte ?

Passons sur ce sketch connu, un marronnier des chansonniers, où le comique se gargarise du harcèlement qu'il a subi de la part d'une fille superbe qui n'a cessé de tambouriner à sa porte – jusqu'à, ajoute-t-il penaud, ce qu'il accepte d'ouvrir la porte pour la laisser sortir.

De quel côté êtes-vous de la porte ?

Vous pouvez le prendre comme un test psychologique, où l'on partirait de notre imaginaire pour faire l'état des lieux de notre vie spirituelle (même si l'inverse est aussi vrai : notre vie de prière a pour effet de canaliser et de purifier notre imaginaire). Alors, si vous fermez les yeux, quelle est la porte que vous imaginez : une porte d'où vous êtes à l'extérieur, une porte à franchir, ou une porte qui vous protège, voire qui vous enferme ?

Si chaque jour, tu vas dans ta chambre, si chaque jour tu rentres en toi-même pour y faire silence, et dans ce silence, te mettre à l'écoute de la Parole de Dieu - Si, chaque dimanche, tu rejoins l'assemblée des fidèles, à l'intérieur de l'Eglise, - tu sais déjà que tu es situé à l'intérieur de la vie divine. Tu peux certes être déstabilisé, très humainement, par une exclusion ponctuelle, quelle qu'elle soit, - mais sur la durée, tu demeures « à l'intérieur ». Voilà un rappel à faire en temps de crise : la parabole de la maison bâtie sur le roc, que nous lisons dans l'évangile, - cette maison bâtie sur le roc est faite pour être habitée (de l'intérieur) et non pas pour être admirée (de l'extérieur). « Ils virent où il demeurerait, et ils demeurèrent avec lui ».

Il y a un deuxième aspect de cette intériorité, qui trouve toute sa justesse en ce début de semaine de prière pour l'unité des chrétiens, qui est celle de l'Eglise elle-même. On peut l'aborder de façon concrète en s'interrogeant sur le choix de cet évangile pour débiter le Temps Ordinaire. Dimanche dernier, nous fêtions le Baptême du Seigneur (au lendemain duquel a commencé le Temps Ordinaire). Pourtant ce n'est pas aujourd'hui, mais dimanche prochain que nous commencerons la lecture de l'évangile selon saint Marc, qui nous accompagnera tout au long de cette année. Pourquoi l'Eglise diffère-t-elle chaque année d'une semaine la lecture de l'évangile de l'année en cours, pour nous donner un passage du début de saint Jean ? Cette première rencontre avec les disciples ?

En simplifiant les choses, je dirais que c'est pour nous faire comprendre que le Christ, l'unique médiateur, est la porte entre la vie spirituelle et la vie religieuse.

Dans ce passage de saint Jean, ce sont des hommes religieux en pleine recherche spirituelle qui découvrent le Christ. Et cette aventure spirituelle va bouleverser leur attitude religieuse : « nous avons trouvé le Christ » et André amena son frère à Jésus.

Avez-vous remarqué la confusion qui existe dans l'usage que nous faisons du mot « spirituel », spiritualité ? Tout se passe comme s'il avait remplacé dans notre vocabulaire le mot religieux, alors qu'ils correspondent dans l'Écriture à deux registres différents : le religieux est un modèle de comportement, il désigne un agir, alors que le spirituel est une forme d'être. Notre époque mélange les deux, où nous parlons de vie spirituelle, de démarche spirituelle, de recherche spirituelle, au détriment du religieux. Pire encore, on entend cette expression : « on n'est pas des religieux », exactement comme on entendait : « on n'est pas des saints ». Alors que nous sommes tous appelés à mener une vie « religieuse », comme nous sommes tous appelés à la sainteté.

Dans la Première Lettre de saint Jean, qui était la lecture de référence pour le temps de Noël, on trouve une mise en garde qui conserve toute son actualité (1 Jn 4, 1) : « Bien-aimés, ne vous fiez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils viennent de Dieu ». Et saint Jean exhorte à distinguer « l'esprit de la vérité et l'esprit de l'erreur » (1 Jn 4, 6). Le 'spirituel' n'est pas un blanc-seing : il n'a de sens que dans sa traduction 'religieuse'.

Dans son commentaire de cette Lettre, saint Augustin explique en quoi « l'inspiration » n'est pas un critère suffisant. Ce que nous pouvons tous comprendre : il ne suffit pas d'ignorer d'où ça vient ni où ça va – ni d'invoquer quelque puissance supérieure - pour que ce soit bon.

Saint Augustin va plus loin qui montre que s'il ne suffit pas d'être spirituel (disons clairement : d'avoir une vie intérieure), il ne suffit pas non plus de croire au Christ. Certes, l'Écriture dit que nul ne peut reconnaître le Christ comme le Seigneur si ce n'est sous l'action de l'Esprit-Saint, mais saint Augustin prend l'exemple des nombreux hérétiques de son temps qui confessaient que « le Christ est venu dans la chair ». « Eh bien ! non, tu le nies. – Comment, je le nie ? N'entends-tu pas que je l'affirme ? – Non, je te prouve que tu le nies. Tu affirmes de bouche, tu nies de cœur : tu affirmes en paroles, tu nies en actes ». Et Augustin montre que chaque fois qu'il parle de la foi au Christ, « Jean (l'Écriture) se réfère aux actes » (VI, 14) : aux actes vrais. Aimer en actes et en vérité (cf. 1 Jn 3, 18). « Les démons aussi croient, et ils tremblent » dit saint Jacques qui ajoute : ne sais-tu pas que la foi sans les œuvres est une peau morte ? (cf. Jc 2, 20).

L'amour est vrai, dans ses actes, comme dans son action en faveur de l'unité de l'Eglise.

Ce qui nous conduit au troisième terme de la réflexion du Docteur de la Grâce, qui vient comme reboucler ce raisonnement et qui montre que s'il ne suffit pas d'avoir une vie spirituelle (d'être « en recherche »), s'il ne suffit pas non plus de croire au Christ (de se dire chrétien), il ne suffit pas non plus de faire preuve de charité.

Saint Augustin a une formule terrible : l'orgueil fait faire d'aussi grandes choses que la charité (VIII, 9). Et nous le savons bien, c'est l'actualité même de la science et des manipulations génétiques dont on ne sait plus, à un certain stade, si elles relèvent vraiment de la charité pour les malades ou de la prétention insensée de l'homme.

De façon quotidienne, nous savons aussi la difficulté à savoir lesquelles de nos œuvres bonnes ne sont pas faites par calcul et intérêt, - davantage que par grâce – et pour l'amour de Dieu.

Ces trois mouvements expriment la réalité trinitaire de notre foi :

- C'est l'Esprit qui nous fait reconnaître le Christ, mais vouloir seulement vivre de l'esprit, le laisser infuser, être spirituel en soi ne signifie rien - parce que le Christ, dans son Corps, qui est l'unité de l'Eglise, finit par en être absent, et le désincarner.
- De même, c'est la Foi au Christ qui fait de nous des chrétiens, mais cette foi doit se traduire en actes, se concrétiser en actes d'amour pour le prochain.
- Enfin ces actes de charité disent notre lien au Père, comme en témoigne l'insistance avec laquelle saint Jean, dans son épître, revient en permanence sur la charité fraternelle (VIII, 4) ... pour autant que ces actes soient faits en conscience, et soient l'expression d'une vie intérieure de prière et d'intimité avec le Christ, éclairée par l'Esprit.

Voilà la communion divine et trinitaire de l'amour. Dans l'Esprit, par le Christ, vers le Père.

Voilà la médiation assurée par le Christ : il est la porte entre la vie spirituelle (animée et guidée par l'Esprit) et la vie religieuse (d'adoration du Père – « en esprit et en vérité », cf. Jn 4, 23).

Voilà le passage permanent de l'acte religieux d'une part (comme la célébration de cette Eucharistie) à sa réalité spirituelle d'autre part (notre chemin vers la communion à la vie divine). Où comme les anges, nous montons et nous descendons, du religieux au spirituel, et du spirituel au religieux.

Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous : adorons le Seigneur qui nous fait.